



CULTURE

Bordeaux débouche la culture

Plébiscitée comme destination touristique, la ville d'Alain Juppé compte sur la ligne à grande vitesse pour devenir une capitale artistique

ENQUÊTE

LAURENT CARPENTIER
BORDEAUX - *envoyé spécial*

J'ai appris à lire en lisant des BD», s'amuse Jean-Louis Gauthey. Cela tombe bien, à Bordeaux, les dessinateurs volent en essaim. Lorsque l'an dernier, cet enfant de la région parisienne, créateur des éditions Cornélius, a décidé de s'exiler, il a proposé cinq destinations à son équipe: Nantes, Toulouse, Marseille, Montpellier et la métropole d'Aquitaine. «*Nous voulions mettre en pratique la décentralisation, raconte l'éditeur de David B., Lewis Trondheim, Joann Sfar ou Blutch. Nous avons fait des petits voyages d'études; pesé le pour et le contre – mer ou montagne, densité de population, coût de la vie, richesse de l'offre culturelle... In fine, c'est la présence de la Fabrique Pola qui a fait la différence.*» Pola, un collectif de 70 artistes, éditeurs, urbanistes, qui se côtoient, s'épau-

lent et à l'occasion mangent ensemble sur la table de la grande cuisine commune d'une

friche industrielle, mise à disposition par la mairie de Bordeaux.

Ainsi débarque-t-on en Gironde. Les touristes y viennent déjà en nombre, et l'inauguration en juin d'une Cité du vin – qui a incité le *New York Times* à élire Bordeaux deuxième destination à visiter en 2016 après Mexico – pourrait encore accroître leur afflux. Aujourd'hui, ce sont des vagues d'artistes de tous bords, plasticiens, éditeurs, producteurs de cinéma, qui déferlent. Leur appétit est aiguisé par l'extension de la ligne à grande vitesse, qui placera la métropole à deux heures de Paris en juillet 2017. «*Ils seront plus proches que nous de la capitale*», s'inquiète-t-on à Nantes.

Bordeaux la sage: en soixante-dix ans, deux maires conservateurs capables de composer avec leur opposition. Bordeaux la tempérée: un climat océanique qui rend la vie douce. La mer d'un côté, les grands domaines viticoles de l'autre, et au sud, les pinèdes des Landes. Bordeaux la cossue: une ville qui ressemble à sa bourgeoisie, celle-ci est riche, et comme sa culture, sans ostentation.



SOUVENIRS RÉVOLUTIONNAIRES

« C'est une ville réservée, dans le bon sens du terme. Montaigne, Montesquieu, Malraux. Moi-même je suis un homme du neutre », s'amuse Denis Mollat, libraire madré de quatrième génération, 18 kilomètres de rayons qui ont résisté à tout, à la Fnac comme à Virgin. Médecin de formation, trésorier du Medef local, il vient d'aménager derrière ses magasins un espace polyvalent pour accueillir expositions et concerts. De son accent qui chante, il vous assure, en dégustant une sole d'Arcachon : « C'est une ville de négoce, alors tout se négocie. » Il rit. Et, plus sérieusement, cite l'érudite *Bordeaux Baltique*, de Michel Espagne, qui raconte comment les négociants allemands, venus s'installer ici au XVIII^e siècle, ont marqué de leur luthéranisme la culture de la ville : « On ne fait pas de vagues, acquiesce Denis Mollat. On regarde dans son jardin et on laisse l'autre faire ce qu'il veut. »

Jusqu'ici, il n'y avait guère que l'architecture et son pendant, le design, qui virevoltaient. Et puis, quelques échappées réfractaires, qu'en trente ans la rareté a pérennisées en souvenirs révolutionnaires : le CAPC, musée d'art contemporain qui, sous la houlette de Jean-Louis Froment, mit, temps révolu, Bordeaux sur la carte de l'art mondial. Ou Sygma, festival de spectacles vivants qui, à la même époque, faisait frissonner le bourgeois.

Mais aujourd'hui la ville qui jalousait Toulouse est en mutation. Le plan d'urbanisme voulu par Alain Juppé, qui a ouvert Bordeaux sur le fleuve et sa rive droite, s'est accompagné en une décennie de créations de salles, de réhabilitations de lieux. Après quinze ans de valse-hésitation, le lancement du projet

d'Arena, une grande salle de 15 000 places qui manque ici cruellement, a été signé cet automne et confié à l'architecte Rudy Ricciotti. Et pour obtenir de José Manuel Gonçalves, patron du Centquatre à Paris, qu'il vienne deux fois l'an présider une commission d'attribution d'aides aux compagnies émergentes, la mairie a triplé la manne attribuée. Même le Forum d'Avignon, ce think-tank qui anime depuis huit ans une sorte de Davos de la culture, a demandé l'asile au printemps.

Révolution ? La bande à JC Satan, groupe phare de la scène garage bordelaise, a donné

rendez-vous dans un bar du quartier Saint-Michel, dernier îlot de résistance de la déglingue. Figure tutélaire, Bertrand Cantat vient d'y ouvrir Quartier libre, un lieu pour manger, boire et faire de la musique. Arthur, le guitariste de JC Satan, hausse ses épaules qui débordent de tatouages. Il énumère, agacé, les clubs qui ont fermé : le Smart, la Centrale, le 400... Une ville qui se ravale la façade, se méfie du bruit, des voyous et des chats sauvages. Le rock, ce Bordeaux du noir désir, se sent sacrifié sur l'autel de la gentrification.

« T'as qu'à voir, la mairie est en train de fermer tous les bars, sur le cours de l'Yser », s'insurge Arthur. Sous la pression des riverains, un arrêté municipal y fixe en effet depuis le 1^{er} avril la fermeture des débits de boisson à minuit. « Oui, ils ouvrent des salles, mais tu ne vis pas un concert dans une Smac comme tu vis un concert dans un bar », s'agace Romain, le batteur. La ville est pourtant fière de ses quatre salles estampillées « scènes de musiques actuelles ». « Les Smac drainent des gens qui ont de l'argent. Même nous, des fois, on est hallucinés de voir le prix de nos places. »

Il y a quatre ans, Pauline Reiffers et Johanna Caraire ont lancé le FifiB, le festival international du film de Bordeaux, avec un budget de 150 000 euros qui depuis a doublé, comme leur aura. L'une vient des arts, l'autre du théâtre. Des trentenaires, pas des pétroleuses. Ce qui ne les empêche pas de sourire : « Cette année, on a eu la permission de minuit. L'année dernière, c'était 23 heures. » Dans son entresol encombré de dis-

ques d'un vieil immeuble de la place de la Victoire, Sean Bouchard, fondateur du label Talitres Records et découvreur de talents pop, regarde, lui, tout cela avec recul : « La mairie aura beau dire, le tourisme et le vin sont bien plus au cœur de sa politique de la ville que la culture. Moi, il y a longtemps que j'ai arrêté de les solliciter. »

« J'ai un problème de voisinage, admet Alain Juppé, c'est vrai, mais parce que la ville explose. Pas parce qu'elle se recroqueville. Ce que j'ai à maîtriser, c'est la multiplication des lieux. » Éternellement droit dans ses bottes, M.le maire aimerait que l'on comprenne son attachement à la culture. Son dernier spectacle ? *Lorenzaccio* au Théâtre national : « C'était au programme de mon agrégation. Des souvenirs de quarante ans... » Un peu bourgeois comme sortie ? « Pensez-vous ! C'est une bourgeoisie qui aime se décoiffer. Et



Jodorowsky au CAPC, vous trouvez aussi que c'est plan-plan ? » Les attaques de son adversaire socialiste aux élections municipales de 2014, Vincent Feltesse, auront servi d'aiguillon. Désormais au cabinet de François Hollande, le président défait de l'agglomération désignait alors la culture comme « le grand brûlé » de la politique de la ville...

Depuis, Alain Juppé a placé à la culture un jeune MoDem pressé, Fabien Robert, prêt à vous décliner une liste longue comme le bras de projets tous azimuts, carte à l'appui : « Là, dans l'ancienne annexe du lycée Schweitzer, des ateliers d'artistes, et, ici, on réfléchit à un espace sur le modèle de la rue Louise-Weiss dans le 13^e arrondissement de Paris, pour favoriser la venue de galeries. On prend conseil auprès de Jacques Toubon... Juppé, Old School ? Old School, c'est branché ! »

Sylvie Violan, la directrice du théâtre Le Carré-Les Colannes à Saint-Médard-en-Jalles [à 15 km de la capitale d'Aquitaine], s'agace : « Bordeaux, la belle endormie ? Vous datez. » Celle que la ville a choisie pour reprendre la direction de feu le festival Novart (il doit changer de nom), qui n'arrivait pas à décoller, explique : « Un public, cela se crée, c'est un travail de longue haleine, de sensibilisation, d'éducation. On prend souvent en exemple le Nord-Pas-de-Calais, mais ils ont derrière eux vingt ou trente ans d'action culturelle, argumente-t-elle. Le Théâtre national de Bordeaux en Aquitaine tel qu'on le connaît aujourd'hui, c'est 2003 ; le Cuvier d'Artigues [à 9 km à l'est de Bordeaux] centre chorégraphique national depuis 2007 ; le Carré-Les Colannes, c'est 2009 ; Le Rocher de Palmer [à Cénon, commune limitrophe], 2010... C'est maintenant que tout est en train de se jouer. »

Patrick Duval a grandi rue du Tondou, dans les vieux quartiers populaires. De Bordeaux, il a l'accent et la mémoire. Précurseur de l'action culturelle, il s'est fait sur le tas avec l'association Musiques de nuit, dès le début des années 1990. Aujourd'hui, il est à la tête du Rocher de Palmer, qu'on rallie en tramway ; 23 000 habitants, des barres de HLM et ce centre culturel doté d'une salle de 1200 places. « Quand il y a eu les émeutes

partout en France, en 2005, ici c'est resté calme. Et mes enfants de 13 et 17 ans s'emmerdent moins dans cette ville que moi à leur âge. Juppé lui-même a changé. Il est devenu abordable, disponible. Je n'aurais pas parlé ainsi en 1996 ! Si on m'avait dit il y a vingt ans

que des grapheurs auraient un jour l'autorisation de couvrir de leurs bombes les murs d'un commissariat – certes désaffecté – pour en faire une exposition qui a rassemblé près de 50 000 personnes ! Oui, il y a quelque chose qui a bougé. »

BANLIEUE DE PARIS ?

De ce nouvel eldorado, Darwin est la vitrine : une ancienne caserne, 9 hectares, 20 000 mètres carrés d'espace dans deux bâtiments, qu'une immense verrière en bois et plastique relie. Tables et canapés déployés dessous, où, malgré le froid, Philippe Barre s'enfoncé mollement. Héritier d'une enseigne d'Arcachon, surfeur à La Salie dans les Landes, skateur un peu partout, grapheur autrefois sous le nom de Zarby, l'entrepreneur a construit ici l'objet de ses rêves. Un lieu où échanger, co-worker (comme on dit aujourd'hui), manger bio ; où cultures urbaines, concerts et street art couinent avec business.

« Oui, je sais, cela m'est reproché... La vérité, c'est que l'on cherchait des locaux pour mettre notre agence de pub avec l'idée d'un lieu de travail qui soit aussi un lieu de vie. » L'homme a un œil masqué par un verre opaque. « Un accident, explique-t-il. J'avais 7 ans, je voulais faire une navette spatiale avec un cutter et du carton, la lame a sauté... » Sa navette, aujourd'hui, c'est cette ambassade de la branchitude bordelaise, placée sous le signe de la transition énergétique, du high-tech et de l'évolution. Darwin, un nom en forme de manifeste : « Se situer dans un camp civilisationnel qui soit celui des Lumières. »

Pour les cultureux et les hipsters, c'est vers la rive droite que se fait dorénavant la grande migration. Darwin, Le Rocher de Palmer, la future Arena, et maintenant Pola qui va s'y installer... « Avant 1998, je crois bien n'avoir jamais mis les pieds sur la rive droite, sourit Fred Latherrade, qui avec Zébra 3 (une entité spécialisée dans la production et la diffusion d'œuvres d'art), fut à l'origine de la Fabrique Pola. La rive droite, c'est la rive du XX^e siècle livrée à la conquête, la rive d'une avant-garde, d'une modernité. » Installé à la sortie du pont

de pierre, l'immense lion bleu piscine signé Xavier Veilhan fit râler lors de son installation. Quinze plus tard, il est à la fois symbole et repère, figure du barbare affrontant du regard le vieux centre historique.

Rien n'est pour autant joué. Le Bordelais Thomas Bernard, qui avait créé sa galerie,



Cortex Athletico, en 2006, ferme boutique pour se concentrer sur la galerie qu'il a ouverte plus tard à Paris. « Bordeaux est une petite ville qui s'est sentie l'arrogance d'un hyper label. Une arrogance optimiste, joyeuse », dit avec amour celui qui se décrit comme « un pur produit CAPC. Mais il n'y a pas ici le volume ou la masse critique pour créer une émulation forte à tous niveaux. »

« Masse critique », le terme revient sans cesse dans la bouche de ces acteurs de la culture. Et c'est la grande interrogation des primo-arrivants. « Nous échouons ici si nous restons seuls. Si nous ne trouvons pas d'alliés professionnellement et politiquement. Le Fifib, le cinéma Utopia... », analyse Thierry Lounas. Ce producteur et critique (il est le directeur de la rédaction du magazine *So Film*), né à Saint-Nazaire mais parisien depuis des lustres, tente depuis cet été avec toute l'équipe de sa maison de production, Capricci, le pari de Bordeaux. « Le cinéma, c'est un peu l'échec de la décentralisation culturelle. On imagine un groupe de rock se développant ici, pas un gars de 18 ans qui veut faire du cinéma. Lui, forcément, il monte à Paris. Tout est là-bas : les techniciens, les producteurs, les distributeurs... Nous sommes venus avec une ambition, dit-il, gourmand : montrer que d'ici on peut porter des projets nationaux et internationaux. Nous ne sommes pas là pour faire du Bordeaux-bordelais, nous sommes là pour faire du Bordeaux-quelque chose. Du Bordeaux-new-yorkais quand on produit Abel Ferrara, du Bordeaux-barcelonais quand on tourne en Dordogne *La Mort de Louis XIV* par Albert Serra. Les indépendants américains ont besoin de l'Europe et de la France pour finaliser les budgets de leurs films. Bordeaux, c'est un nom. Après tout, Aki Kaurismäki comme Francis Ford Coppola sont aussi des producteurs de vin. » Thierry Lounas s'est donné deux ans pour voir.

Pendant ce temps, à l'hôtel de ville, on prépare l'arrivée du TGV, on cherche à construire le grand événement qui ferait date, on caresse l'idée de fédérer autour d'Agora, la biennale d'architecture et du design, les autres champs culturels. Pour s'en occuper, le nom de José Manuel Gonçalves est murmuré comme un talisman. Même si lui-même dit qu'il n'a eu aucune proposition concrète.

L'enjeu est de taille, mais il est à double tranchant, comme l'analyse le galeriste Thomas Bernard : « Bordeaux cible le désengorgement de Paris, avec un développement commercial vers des CSP + dont la culture – terme

galvaudé qu'on colle ici à tout, même au vin... – fait partie de l'ADN... Pour autant, la question demeure : est-ce qu'on devient une capitale ou une grande banlieue ? La ligne à grande vitesse va dans les deux sens. » ■

**« ICI, ON NE FAIT PAS
DE VAGUES.
ON REGARDE
DANS SON JARDIN
ET ON LAISSE L'AUTRE
FAIRE CE QU'IL VEUT »**

DENIS MOLLAT
libraire

**« T'AS QU'À VOIR,
LA MAIRIE EST EN
TRAIN DE FERMER
TOUS LES BARS,
SUR LE COURS
DE L'YSER »**

**ARTHUR, DU GROUPE JC
SATAN**
guitariste et chanteur



A gauche : Darwin, haut lieu pour les hipsters. A droite : les bureaux de Cornelius, éditeur de BD au sein de la Fabrique Pola, collectif d'artistes.
FREDERIC DESMESURE POUR « LE MONDE »